



fabula
Les Colloques

Fabula / Les Colloques
Kateb Yacine, Nedjma

La double vie d'un poète amoureux : à propos de *Nedjma*

Benamar Médiène (Université d'Aix-en-Provence)



Pour citer cet article

Benamar Médiène (Université d'Aix-en-Provence), « La double vie d'un poète amoureux : à propos de *Nedjma* », *Fabula / Les colloques*, « Kateb Yacine, *Nedjma* », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document1207.php>, article mis en ligne le 31 Janvier 2009, consulté le 25 Avril 2024

La double vie d'un poète amoureux : à propos de *Nedjma*

Benamar Médiène (Université d'Aix-en-Provence)

(Pour de plus amples éléments biographiques de Kateb Yacine, je renvoie le lecteur à mon ouvrage : Kateb Yacine, le cœur entre les dents, publié chez Robert Laffont, Paris, 2006.)

William Faulkner, un des « auteurs océans » qu'admirait Kateb, avait donné cette magistrale réponse à un critique littéraire qui l'interrogeait sur sa vie : "Un livre, c'est la vie secrète de l'auteur, le jumeau sombre de l'homme. Vous ne pouvez les réconcilier."

"J'ai déchiffré l'héritage des ancêtres et l'ai converti dans le refus des soumissions, dit Kateb Yacine, et ce refus est devenu passion, passion de la politique et des libertés. Mes démons intérieurs ne sont pas une malédiction, mais des verbes ! Et ces verbes sont une puissance de frappe pacifique !"

Avec le roman *Nedjma*, Kateb invente un langage littéraire articulé à un système mythologique qu'il construit à partir de son histoire individuelle, puis familiale et ensuite en extension à l'Algérie et à l'universalité. La vie et l'œuvre de Kateb Yacine vérifient d'une certaine manière cette sentence d'Aristote : "La poésie est plus vraie que l'histoire."

Du sujet biographique.

Témoin ou narrateur ? Que devient le témoin quand le narrateur oublie qu'il n'est que comparse fictif inventant ses boussoles et franchit des limites ? Le témoin est-il le maître des cartes, des mises et de la relance, alors que le narrateur ne serait qu'un tricheur et qu'il peut disparaître d'un tyrannique trait de plume ? Le témoin brandit ses certitudes au nom de sa proximité avec le corps du sujet et l'infailibilité de sa mémoire et donc ne craint pas le parjure. Le narrateur se couvre quant à lui du manteau de la fiction, donc de l'innocence. Une biographie de Kateb Yacine ? À l'impossible nul n'est tenu, mais chacun peut être tenté par ce jeu dangereux. Un jeu de pistes et de dupes. Du côté du biographe et de sa vanité à vouloir passer sur le territoire du révolu et de la mort, à pratiquer une espèce de rite funéraire à rebours, un rite d'exhumation pour une résurrection littérale ; du côté du lecteur,

étonné d'être l'immédiat contemporain, l'intime interlocuteur silencieux du sujet réincarné dans le présent.

Kateb Yacine figure d'une biographie ; l'écrivain, par retournement de situation, devenant sujet d'écriture. Lui cette figure de démiurge déconcertant, irrévérencieux et perturbateur, qui dans ses illuminations de prophète ivre, avale de la poudre à canon, une rasade de vodka et allume une cigarette. Lui qui reçut post-mortem l'anathème urbi et orbi d'un muphti aussi zélé que délateur. Alors, le provocateur d'hier, aujourd'hui provoqué ou simplement évoqué ? Peu importe puisque les verbes provoquer et évoquer sont tous les deux liés au substantif "vocare", voix, donc à l'appel, à la parole du dehors.

Comment déplier le temps, débusquer et saisir ce qu'il retient en chacune de ses pliures ? Jouer avec le miroir, faire tourner les tables ? Je choisis de parler à partir d'un isthme. Entre deux mers et deux continents : celui de l'étrange et celui que je foule de mes pas. Eloignement et proximité. Frontière et franchissement. La mémoire s'éboule. Les mots se dérobent. Volatils, ils narguent. Parler de... ou parler à... ne relève pas seulement de procédures, quelles que soient leurs prétentions : celles de l'historien certifié ou celles du témoin, libre narrateur. La question du rapport au temps et à la distance, pointe. Incontournable. L'isthme est un territoire imaginaire ou une nappe phréatique. Seule, la représentation y a droit de cité. Elle permet de concilier l'absence et la présence.

Le narrateur raconte à la place du témoin que je suis. Un second narrateur, Kateb Yacine, porte une part du récit.

Parler de Kateb, c'est d'abord prendre acte d'une limite infranchissable, d'une temporalité irrémédiablement révolue. Parler, c'est dire et dire, c'est montrer ce qui n'est pas ou plus là. Donc, à abolir le temps en le réincarnant. L'écriture comble les creux, la parole répare, la syntaxe fera le reste.

Je n'ai pas opté pour une biographie normative, m'attachant plutôt à figurer un poète tourmenté et révolté, un sans domicile fixe écrivant et lisant jusqu'à épuisement, jusqu'à la dernière clarté du jour ou de l'esprit. Sur la table de chevet de la chambre d'hôpital où il est mort, étaient posés cinq livres : "Poèmes", d'Hölderlin, "Cours Hölderlin", de Jacques Touboul, "Aracoeli", D'Elsa Morante, "Villes", de Faulkner et le "Concile d'Amour", d'Oscar Panizza. C'est ce dernier ouvrage que je ne connaissais pas et qu'après lecture, m'a stupéfait. Ce livre est un "fleuve de feu" écrit André Breton dans la préface de l'édition française ; une tragédie céleste dans laquelle Dieu et ses Envoyés sont réduits et réduits à la condition humaine, vieilliss, déchus, pris dans les rets de la vénalité, de la concupiscence et de la vanité. Pourquoi ce brûlot blasphématoire entre les mains d'un homme épuisé par la chimiothérapie ? Kateb s'était-il reconnu en cet homme

de la sédition absolue, cet insurgé qu'était Panizza affrontant, en solitaire, l'autorité de l'empereur Guillaume II et celle de Dieu ? L'homme qui exerce sa liberté de penser, de créer, de transgresser, fusse au prix de la prison, de la folie et qui passe les seize dernières années de sa vie en réclusion dans un asile. Kateb admirait Hölderlin, Nerval, Van Gogh... qui sont allés aux extrêmes et qui ont chuté dans la folie, ce désastre obscur, ou le suicide. Le 29 octobre 1989, le grand muphti d'Alger lança l'anathème contre le poète, mort le jour précédent à Grenoble. Acte insensé voulant interdire l'enterrement du défunt en son pays et en toute terre d'Islam.

Par tableaux impressionnistes successifs ou décalés et par empathie déclarée, j'ai essayé, ses livres à portée de regard, de rendre des moments et des atmosphères de la vie de Kateb Yacine. Je me suis souvent posé cette question, si banale : Yacine parlerait-il comme un livre et à livre ouvert ? Sans hésiter, je répondais oui ! Comme les siens ! Témoin, confident ou interlocuteur, il m'était parfois possible de terminer une de ses phrases, de compléter une de ses idées en mettant le doigt sur un passage d'un de ses textes, en lisant une strophe d'un poème. Une part importante de la vie de Kateb est dissimulée et disséminée dans son œuvre.

Yasmine, la mère de Kateb et Nedjma alias Zouleikha Kateb, la cousine et l'amante, les deux femmes de sa vie sont omniprésentes dans son œuvre. Sa mère qui a passé les trente cinq dernières années de sa vie dans les asiles psychiatriques d'Algérie, fut le Pygmalion du jeune poète et le point de douleur inscrit dans l'esprit de l'écrivain. Elle meurt le 7 octobre 1980, à l'âge de 74 ans. Il n'assiste pas à l'enterrement, reste auprès du peintre Issiakhem et calligraphie un poème sur une toile peinte par son ami. Il a tout simplement dit : "J'ai le cœur lourd. A la mort de la mère, même un cœur d'acier se détraque."

J'ai parlé d'anathème lancé par le grand muphti d'Alger le 29 octobre 1989, le lendemain de la mort du poète. Dans son homélie vindicative, l'homme au chapelet annonce l'interdit d'enterrer le poète en Algérie et en toute terre d'Islam. Mémoire de la haine ancrée dans la tête de ces "frères monuments en gandoura et bonnet de prière" et cette haine leur reviendra à la face catapultée par l'immense foule qui ira enterrer son poète au grand cimetière d'Alger.

Kateb a écrit de nombreux textes parodiques dans lesquels les bigots sont bastonnés à grands coups de métaphores. "Le Prophète aux œufs durs", "Nuage de Fumée", "La Gandourie en uniforme", "Les chiens du douar"...révèlent la verve katèbienne et son humour corrosif. En clôture du texte "Les chiens du douar", ce dialogue entre deux cabots. Un dialogue incisif, enragé !

Et ces chiens-là étaient des frères ?

Des Frères Musulmans.

Peut-être des chiens kabyles ?

Des bâtards, pour le moins.

Ou des chiens policiers ?

Des cabots honorables avec leur carte du parti...et même du syndicat.

Des provocateurs ?

De pauvres chiens errants, sans Dieu ni maître.

Malédiction !

C'est comme je te le dis.

Ils s'éloignaient de toi ?

Oui, par peur d'être pris pour des hérétiques, ils ne ratent pas une prière, comme tous les incroyants.

Awah ? (Ah bon !)

Wah ! (Oui)

Au nom d'Allah, le grand Absent de ce Maghreb déviationniste !

Kateb Yacine meurt le 28 octobre 1989 à Grenoble. Son cousin, le dramaturge Mustapha Kateb, meurt le 29 à Marseille. Il est le frère de Zouliekha, l'amante de l'adolescent Yacine et la Nedjma de son œuvre. Les deux dépouilles se retrouvent à l'aéroport de Marseille pour être rapatriées sur l'Algérie. Zouleikha-Nedjma est présente. Retour à l'origine des choses. Abolition du temps. Le livre s'ouvre, les personnages reviennent d'outre fiction. Réalité et roman s'entremêlent.

Kateb Yacine, le poète visionnaire, anticipe sa mort, il confie au *Vautour* les mots pour dire ce qui adviendra de lui après le dernier souffle, après l'ultime pensée.

Je veillerai pour vous ravir au serpent du tombeau

A la glaciale science de la morgue

Et j'espère bientôt m'abattre sur la sauvage

Enfin débarrassé de ces ailes qui m'épuisent !

Alors je n'aurai plus à me relever ayant cueilli son

Dernier souffle

Tel fut et tel demeure l'unique dénouement que je

Désire :

Rite miraculeux, nuptial et funèbre où c'est le disparu

Qui ranime.

Puis faisant chœur avec l'oiseau des présages, entonne le chant dernier. Nedjma s'approche de son amant. Elle l'écoute annoncer leur ultime rencontre.

Verrai-je donc pires beautés sur le chemin du retour ?

Verrai-je de l'incertaine se préciser ses exigences ?

Mais à quoi bon revivre pour mourir ?

Au seuil d'un paradis obscur, le vieux malheur nous guette.

Combien de ceux qui s'aventurent

A revoir la Promise

Sont poignardés !

Mais ce poignard, c'est la clé des retrouvailles !

Au commencement : Roman d'une vie, par en dessous l'histoire d'un pays se révèle.

« Je suis né quand j'avais seize ans, le 8 mai 1945. Puis, je fus tué fictivement, les yeux ouverts, auprès de vrais cadavres et loin de ma mère qui s'est enfuie pour se cacher, sans retour, dans une cellule d'hôpital psychiatrique. Elle vivait dans une parenthèse qui, jamais plus, ne s'ouvrira. Ma mère, lumière voilée, perdue dans l'infini de son silence.

« A ma sortie de prison à la fin du mois de septembre 1945, j'étais dépressif. Mon corps traînait au ras du sol, ma tête brûlait au soleil. Ma mère ne sachant pas, après mon arrestation si j'étais mort ou vivant, a sombré dans la folie. Mon grand-père était mort. Mon père s'affaissait et de toute l'énergie qui lui restait me poussait vers le lycée. Il ambitionnait pour moi une carrière d'ingénieur, de médecin ou d'avocat, et m'inscrivit d'autorité au lycée de Bône, avec pour correspondante, ma cousine Zouleikha, mariée dans cette ville et élue au Conseil municipal. Involontairement, mon père me poussait à la conflagration.

« Dans ma famille, les relations matrimoniales étaient aussi des relations de sang. Des alliances de destinée, disait-on. Du fondateur du clan, n'est resté que des despotes liquidateurs de notre armée natale, patriarches noceurs ayant perdu leurs richesses et la raison pour des libertines et des mares d'alcool. Ils ne nous auront laissé que le subtil héritage de leurs dettes.

« Je suis le fils unique, issu du treizième héritier de Keblout par mon père, et du quatorzième par ma mère.

« Dans les années 1850, six de mes aïeux subirent, de la part du corps expéditionnaire français allié à un clan rival des Keblouti, un cruel et infamant châtement. Ils furent accusés d'un meurtre fanatique commis sur un couple de Français dans la mosquée des Keblout où les deux corps ensanglantés, gisaient. Le complot fut efficace. Les gens du Nadhor subirent une terrible et immédiate répression. Des juges militaires désignèrent, parmi les principaux chefs de la tribu des Keblouti, six accusés. Six mâles, six fils de Keblout, six coupables qui eurent la tête tranchée au jour du jugement, l'un après l'autre, dans la cour d'une caserne de Guelma. L'enquête n'était pas terminée. Le bourreau loua le courage des suppliciés et l'histoire dit qu'il aurait donné sa fille en mariage à un garçon de l'un des hommes dont il a tranché la tête. Une semaine après, une dépêche arrivée d'Alger, graciat des cadavres. Le simulacre de justice dissimulait le crime politique et son mobile : abattre Keblout, démanteler sa tribu, spolier ses terres, corrompre son nom et jeter ses hommes dans la déshérence. La mosquée profanée, démolie à coups de canon, tomba en ruines. Elle ne sera jamais reconstruite. Seul un étendard vert, taillé dans les loques des veuves, se dressait sur le mausolée de l'Ancêtre. Les descendants des suppliciés abandonnèrent leurs terres en échange de quelques prébendes et de nouveaux patronymes. Le nom de Keblout, comme l'étendard, est tombé en lambeaux sur la stèle grise inclinée.

« Il sera recousu et brandi par *Lakhdar*, comme je l'ai écrit dans *Nedjma*. C'est ma manière, à moi, d'écrire l'histoire, en creusant la terre pour redresser la pierre tombale que les vents et la poussière inclinent. *La Femme Sauvage* rassemblera les cendres des pères assassinés:

J'ai retrouvé la tête

Du vieux dragon polycéphale

Et je puis à présent soulever sa poussière

Sur le sang frais fumant

De ses six autres têtes.

Mes parents, dernier mariage consanguin, mettront fin au lent naufrage. Et j'ai beau me débattre, je reste inondé par la racine. Dans ce royaume hypothétique et de folie atavique, Zouleikha ma cousine qui ne cachait pas son autre prénom judéo-chrétien, Odette, m'a ouvert d'autres pistes généalogiques souterraines. Zouleikha est la fille de Abdelaziz, oncle de mon père. Cet homme lettré et de bonne volonté, auteur d'un "Salammbô" très éloigné de celui de Flaubert, avait épousé Marcelle, juive convertie à l'Islam sous le prénom de Baya.

Baya, m'a-t-on dit, fut la nourrice de mon père. Et Fatma, la grand-mère de mon père, était la fille de Hanifa, elle-même fille de Verdura, un Italien de Gênes ou de Venise, qui cherchait fortune et gloire dans les légions françaises à la conquête des Aurès. L'Italien aurait succombé, poing, sabre et cœur liés, au charme de ma lointaine bisaïeule, désobéissante à la tyrannie patriarcale et à l'interdit du mariage avec le *roumi*, l'étrange étranger mécréant.

Zouleikha, ma cousine, sera pour moi *Nedjma*.

« Je ne suis pas né le 6 août 1929, à Condé-Smendou, comme le prétend l'état civil. En vérité, je suis né quelques semaines avant cette date et à Constantine au 7, impasse Des Huiliers, pas loin de la place du Polygone. Je suis né dans la chambre verte de la haute villa beylicale à étages et à balcons, aux ferronneries ouvragées. Sept musiciennes vinrent jouer, chanter et déclamer autour de mon berceau. Ma mère, grosse de moi, y était venue de Sedrata, se confier à la tendresse et aux mains accoucheuses de ma grand-tante Khadoudja. La maison lui appartenait. Maîtresse femme, elle savait, aussi bien faire sonner la rime, tenir le fusil comme un bandit d'honneur, qu'injurier du balcon les soldats de la caserne, en contrebas, qui frappaient les prisonniers et rasaient leur crâne. Du sang de la Kahina coulait dans ses veines. A ma naissance, ma mère était répudiée, mon père absent. Encore vagissant, mon grand-père m'a emmené « renaître » à Condé-Smendou où il officiait en qualité de magistrat de droit musulman. Il m'a baptisé du prénom de Yacine qu'il a choisi et inscrit de sa main sur les registres d'état civil de son fief judiciaire. Enfant, j'ai pérégriné sur les arêtes du polygone : Constantine, Condé-Smendou, Sedrata, Sétif, Lafayette, Bône... et la figure géométrique est devenue galaxie.

« Ma date de naissance exacte reste un secret emporté dans la tombe de mon aïeul ! Celle que l'autorité a reconnue est le 6 août 1929. Par les deux lieux et les deux dates de naissance, fictifs et réels, je porte en moi le signe de l'ubiquité... et du nomadisme !

« Ma mère, épouse de secondes noces, fut plusieurs fois répudiée et autant de fois ramenée à la maison. Symétriquement, mon oncle maternel Mohamed-Nasser qui avait épousé Leila, la sœur de mon père, faisait subir à sa femme, ma tante, le même aller-retour, aux mêmes périodes. Navettes humaines, circulant au gré des trocs de chair et de sang entre les familles, que n'empêchaient ni le cousinage direct, ni les humiliations des répudiées, ni les pleurs des enfants

Enfant de substitution ou enfant porteur de ses fraternités d'avant et d'après sa propre naissance ?

« Entre querelles et réconciliations de mes parents, mon frère aîné Belghit est mort de nostalgie, à deux ans. Lorsque Belghit agonisait, mon père qui l'avait vu rire aux hirondelles, les fit peindre au plafond. Plus tard, quand ma mère délira, elle parla

aux oiseaux et leur attribua un pouvoir magique. Quand Belghit mourut, j'étais dans le ventre de ma mère à qui il ne restait que l'éloquence du chagrin. Mon frère aîné qui n'a pas grandi a peut-être grandi en moi. Slimane, mon puîné, est parti à six mois. bercé par les chants de ma mère, je grandissais entre deux tombes fraternelles. Ma mère, pour me protéger, dressait des citadelles de défense contre tous les maléfices du monde obscur. Fumigations d'encens et plongées dans les eaux soufrées du *Bain des Maudits*, près de Guelma ; visites et offrandes propitiatoires au vautour noir et blanc, à Sidi M'cid, sur les hauteurs de Constantine. Mais c'était sous les pans de son burnous, que je recevais de mon grand-père une énergie vitale, rêche, tendre. Ma sœur Ounissa est née le 2 novembre 1936, suivie de Fadéla, le 31 janvier 1940. Deux jumeaux, prématurés, n'ont pas survécu.

Ma mère s'épuisait en de vaines naissances.

Nedjma : « Je suis né à nouveau avec *Nedjma* et j'ai acheté un couteau. Je me suis armé de secrète poésie. J'ai de l'avenir, comme tout laboureur assommé par la grêle. De ses lèvres, Nedjma lisait sur les miennes chaque syllabe et s'impatientait aux césures. C'est elle qui préfaça *Soliloques* dédicacé à André Walter, mon protecteur et mon mentor en littérature, et signa de son nom et de ses deux prénoms Odette-Zouleikha Kateb, un article élogieux dans *Le Réveil bônois*. Elle y parla de la « *Chambre noire* », située à l'étage de sa maison familiale et conjugale où je récitais, les yeux fermés, *Nuits* de Musset et les *Fleurs du mal* de Baudelaire qu'elle lisait à mes côtés. Elle trouvait mon âme sombre et inquiète, tourmentée comme celles de mes poètes élus. Pour lui plaire, j'ai volé des jardins entiers, je les ai portés dans ma chambre, et puis je suis sorti. Et, comme ma cousine était au secret de ma vie et de mes créations, elle annonça la parution prochaine de mon œuvre initialement titrée *Pour Nedjma*. La préposition dédicatoire superflue, s'effacera. Ce *Pour* pouvait indiquer un choix parmi d'autres possibles, alors qu'elle était unique. *Soliloques* portait deux noms de Kateb sur la couverture imprimée qui sera vue et lue par tout public... Une courte préface de trente lignes. Véritable pacte familial, un dessein dont notre lointain ancêtre, Keblout du Nadhor, est le sommet de la pyramide. Nos noms, accolés sur la couverture du livret, annonçaient une publication de bans sur le blanc du papier. Jeu enfantin et innocent de cousine cousin se promettant mariage ? Simulacre ? Pas tant que ça ! Nedjma est toujours à mes côtés.

« Je change de souffrance quand celle qui m'accable devient insupportable. Je retourne à Nedjma pour la boire avec son dieu amer ; je retourne à l'archaïque commencement des choses et des mots, pour réparer les déchirures, les violences et les divisions du temps.

« Je l'aime d'un amour, sans prémices et sans fin. Je l'aime, même si je n'ai pas accompli mon amour dans les frénésies adolescentes. Je suis heureux de mon malheur, parce que je l'écris dans le chaos des mots. Il me faut, à chaque fois, repousser les assauts du temps, le décliner à tous les présents ou le détruire. *Nedjma* la libertaire me murmurait entre ses dents de nacre, avec une pointe de cynisme vengeur : "Ils m'ont isolée pour mieux me vaincre, isolée en me mariant... Puisqu'ils m'aiment, je les garde dans ma prison... A la longue, c'est la prisonnière qui décide."

« J'écris les yeux fermés et dans la souffrance, comme on vient au monde, comme on meurt. Mon adolescence est restée à Nedjma, mon enfance à ma mère. Avant d'être ligotée dans sa camisole de silence, ma mère était ma muse et ma musicienne, ma première source de poésie, puis ma partenaire de théâtre. L'école française nous a séparés. Elle a voulu voyager avec moi dans ce nouveau territoire des mots.

D'une voix candide, non sans tristesse, ma mère me disait : *Puisque je ne dois plus te distraire de ton autre monde, apprend-moi donc la langue française...* Formidable ! Non ? Ce drame filial, ni Barthes ni Sartre ne l'ont vécu. Ainsi se referma le piège des Temps Modernes sur mes frêles racines, et j'enrage à présent, de ma stupide fierté, le jour où, un journal à la main, ma mère s'installa devant ma table de travail, lointaine comme jamais, pâle et silencieuse, comme si la petite main du cruel écolier lui faisait un devoir, puisqu'il était son fils, de s'imposer pour le suivre au bout de son effort et de sa solitude- dans la gueule du loup. Jamais, je n'ai cessé de ressentir au fond de moi, cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang, aux frémissements réprobateurs d'une langue bannie, secrètement, d'un même accord, aussitôt brisé que conclu... Ainsi, avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables et pourtant aliénés.

Plus tard, dans les moments de néant, coupé de mes ancêtres et de mes contemporains, la tête blanche au dedans, j'ai voulu mourir. C'est toujours en des résurgences fiévreuses, que je reprends souffle, retrouvant par miracle, en des lieux mythiques ou réels, la beauté des paysages que j'ai habités ou visités. Combien de fois n'ai-je pas entendu ce reproche ou cette envie : tu es toujours en train de partir... et invariablement, je répondais : parce que je suis toujours en train de revenir. J'aime Alger et Tbilissi, Milan et Hambourg, Khartoum et Hanoi... Moscou et Tamaggra près de Khenchela, au cœur des Aurès, lieux où siège le Comité central de mes ancêtres.»

Langue ou langues : Barthes, Sartre et Kateb.

Barthes : "Parler c'est assujettir. Le pouvoir est le parasite d'un organisme trans-social lié à l'histoire tout entière de l'homme. Cet objet en quoi s'inscrit le pouvoir, de toute éternité humaine, c'est la langue (...) Nous, qui ne sommes ni des chevaliers de la foi ni des surhommes, il nous reste, si je puis dire, qu'à tricher avec la langue, qu'à tricher la langue. Cette tricherie salutaire, cette esquive, ce leurre magnifique, qui permet d'entendre la langue hors pouvoir, dans la splendeur d'une révolution permanente du langage, je l'appelle pour ma part : littérature."

Quant à toi, tu as écrit en 1958, à peu près ce que Barthes exprimera, dix neuf ans plus tard : « Il faut que la poésie rivalise dans toute la mesure de ses forces avec les contraintes des autres verbes, des pouvoirs d'expression qui pèsent sur l'homme et qui viennent des pouvoirs religieux, des terribles persécutions qui remontent à la nuit des temps. La poésie a un pouvoir libérateur, un pouvoir de combat très important. »

Sartre dans *Les Mots*, écrit ceci : " Les forts en version n'existent pas. Cela tient à la nature du Verbe : on parle dans sa propre langue, on écrit en langue étrangère. J'en conclu que nous sommes tous pareils dans notre métier : tous bagnards, tous tatoués." Alors penchant sartrien pour les paradoxes provocateurs ou réelle dualité entre l'oralité et l'écriture ? Si cette séparation linguistique a lieu, la question de la nationalité d'une langue pour un écrivain, la sienne en particulier, n'a plus aucun sens. Le *tricheur de la langue* de Barthes n'est-il pas le *bagnard* ou le *tatoué* de Sartre ?

Kateb : "Le défi a été pour moi, de faire de cette langue le moyen d'exprimer le monde méconnu, caché ou nié de l'Algérie et mon propre monde, d'affronter la tyrannie coloniale et, par en dessous, celle de la langue, en inventant, en innovant, en la violentant, en la subvertissant pour qu'elle dise ce que ne disaient pas les dominateurs, ou le contraire de ce qu'ils disaient. J'ai longuement développé cette idée devant Pierre Desgraupes qui m'interrogeait, en 1956, à la télévision sur mon roman *Nedjma* qui venait de sortir. Etrange comme les gens, même des plus avertis, peuvent être dubitatifs sinon méfiants devant une œuvre qui les surprend. Maurice Nadeau, lui, n'a pas été dubitatif et encore moins paternaliste. Il a parlé de poésie profonde, lucide et sans entraves. En fait, ce qui surprenait Desgraupes, c'est que l'auteur soit, moi, un Algérien. Il ne m'a pas posé de questions sur le contenu et la forme du récit, mais sur les raisons qui m'ont poussé à écrire en français dans cette qualité littéraire et dans cette maîtrise de la langue. J'essayais de lui expliquer que mon roman exprimait, par la poésie, la tragédie d'un peuple et la mienne. Chose que ni Camus, ni Jules Roy, ni Emmanuel Roblès qui se disaient Algériens... n'ont faite de cette manière. Or, en Algérie, les gueules des canons tonnaient de tous leurs feux. Des femmes et des hommes étaient torturés, froidement liquidés.

L'indépendance n'a pas mis un terme au conflit linguistique ; elle l'a déplacé. Un autre « fascisme » de la langue, pour continuer l'idée de Barthes, empêchera les Algériens de se dire, dans leurs langues maternelles, et les obligera à parler un arabe importé, abstrait, désincarné... Un « fascisme » redoublé : celui inhérent à toute langue et celui de la politique dite d'arabisation, appareillée et imposée par des dirigeants ne connaissant de l'arabe que quelques stéréotypes et deux ou trois versets coraniques. En couplant mécaniquement la langue à la religion, on la sacralisait. Encore une autre forme de pacification... Ubuesque !

Pourquoi les écrivains algériens sont-ils hantés par cette question de la langue ? Je réponds : parce qu'ils en sont dessaisis ! Les "Caudillos" de l'arabisation en Algérie devraient lire Sartre, en traduction bien sûr ! Eux qui appellent tout Algérien à parler comme un livre d'arabe déjà écrit, en pensant au Livre sacré, bien entendu ! Le modèle est là, disent-ils, il est dans le *Verbe* révélé et se révélant dans une langue, l'arabe, donc un *Verbe* de nature divine, donc incorruptible. Tout est donné dans cette langue du récit choisie par Dieu. Donc comme Dieu et Son message, cette langue est unique dans la parole et dans l'écrit. La frontière entre les deux modes d'expression est abolie. Considérée comme telle, elle aura ses procureurs, ses gardiens et ses bourreaux. Le poète qui *triche la langue* ou la transgresse est passible du châtiment par l'anathème et l'exil et peut-être par le fer ou le feu. Je sais d'expérience que l'écrivain engage une incroyable bataille sur une toute petite surface face à des trombes de mots qui le surprennent, le harcèlent ou lui échappent. Non seulement le terrain de la langue d'écriture n'est pas connu, mais il est aussi miné de part en part. Malek Haddad n'a pas compris ou n'a pas voulu comprendre qu'écrire en français n'est pas une damnation personnelle. Ecrire. Tout simplement écrire toujours et encore.

Le vrai poète, même engagé dans un courant politique progressiste, doit manifester ses désaccords. Sinon, il étouffe ! Il mouline des rimes de garçon boucher ou lubrifie des idées rouillées ! Le vrai poète fait sa révolution à l'intérieur de la révolution politique ; il est, au sein de la perturbation, l'éternel perturbateur. Le poète, c'est la révolution à l'état nu, le mouvement même de la vie dans une incessante explosion.

On m'a qualifié de stalinien. Ce que je viens de dire suffit à clarifier les choses. Tu en connais, toi des Staliniens qui s'avoueraient être des perturbateurs dans la perturbation ? A une question qui m'a été posée en novembre 1963 par un journaliste de la revue *Dialogues*, j'ai déclaré ceci : Il est clair que le marxisme, sur le plan esthétique est lamentablement faible.... Il se trouve que je suis un artiste, je ne vais pas pousser le masochisme jusqu'à me détruire, même sous prétexte d'être avec les autres. Le poète est à sa façon une torpille humaine, mais il ignore souvent qu'il est un pot de terre parmi les pots de fer. Il se jette dans la guerre. Il reçoit tous les coups et il vole en éclats. Il retourne à la terre sous forme de débris. Mais ces

débris humains qui semblent inutiles, ces poètes ignorés ou réduits au silence, sont autant de remords vivants pour tous les pots de fer qui seront toujours pots et finiront à la ferraille.

Je me sens si proche d'un Sergueï Essenine qui, comme Rimbaud, connut l'errance à dix sept ans, la gloire à vingt, braillait ses vers aux prostituées et se cuitait avec les truands dans les bouges de Saint-Pétersbourg. Donc je suis de côté d'Essenine et de Baudelaire je retiens cette vérité qu'il proclamait et en fais mon slogan: "Les révolutions ne peuvent être menées que par des voluptueux" et il invitait les humains à aller encore plus loin : "C'est cet admirable, cet immortel instinct du Beau qui nous fait considérer la terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une correspondance du ciel. La soif insatiable de tout ce qui est au-delà, et que révèle la vie, est la preuve la plus évidente de notre immortalité. C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers la musique que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière les tombeaux."

Je n'aime pas les "frères monuments", tous ces pèse-couilles qu'ils soient coiffés du bonnet de police ou du bonnet de prière ; qu'ils soient caporaux-chefs du parti unique, ou têtes carrés de la pensée unique, qu'ils soient révolutionnaires giratoires ou ces barbus hirsutes qui vendent le pétrole et gardent la foi

Paris : histoire répétée.

A soixante seize ans de distance, Arthur Rimbaud et moi, avons envahi envahi Paris.

En mars 1947, je débarquais sur les quais de la gare de Lyon, j'avais dix sept ans et 15.000 francs en poche, obtenus d'une libéralité du gouverneur général Chataigneau, sous la recommandation de Monsieur André Walter, juge de paix à Sétif et ami de mon père.

Dès mon arrivée à Paris, je suis allé voir Louis Aragon au siège de la revue "Les Lettres françaises" où il m'attendait en compagnie de Paul Eluard. Ces deux hommes étaient pour moi ce que l'Annapurna est pour un alpiniste. En quelques semaines, j'ai marché sur les crêtes les plus hautes du Paris des écrivains en rencontrant outre les deux premiers cités, André Chamson, Jean Cayrol, Jean Marcenac, Gabriel Audisio, Claude Favre, Elsa Triolet et Jean Amrouche. Avec ce dernier, en qui je pensais trouver un compatriote attentif et solidaire, la relation a été des plus froides. Je l'ai trouvé paternaliste et d'une grande fatuité. Plus tard, je réviserais mon jugement.

Je garde un souvenir ambigu de ma première rencontre avec Aragon. Il m'a reçu dans son bureau des Lettres Françaises. C'était fin avril ou début mai de cette année 1947. Paul Eluard était présent. Aragon, debout, posture aristocratique, le coude posé sur le bord de la cheminée, m'a accueilli d'un : Ah ! C'est vous le jeune poète algérien ? Savez-vous, jeune homme, qu'un cousin à moi est Sous-préfet dans la

région de Constantine ? Un choc ! Tout ce que ce grand homme, ce communiste, que j'admirais, ce sémaphore de la littérature avait à me dire se résumait à une information familiale. Il réduisait ce que j'étais, le pourquoi de ma visite, à une coïncidence géographique. Son cousin, haut fonctionnaire colonial, servait dans une région qui, deux ans auparavant, avait subi une terrible répression. Ma gorge déjà nouée par l'intimidation, s'est complètement paralysée. Eluard m'a regardé. Ses yeux disaient un peu plus que de la sympathie. J'ai lu de la tendresse. Il a posé sa main qui tremblait sur mon épaule. Sans rien dire. Il n'y a pas eu un mot de trop entre Eluard et moi. Oui, j'ai compris que son regard portait de la tendresse. J'ai déposé mes feuillets de poèmes sur la table et je suis parti. Dans le numéro du 16 mai 1947 des "Lettres françaises", mon poème "Ouvrte la voix", a été publié. Dans le numéro de janvier 1948, *Mercur de France* publie "Nedjma ou le Poème ou le Couteau", poème matriciel du roman *Nedjma*.

Les Sociétés savantes de Paris m'invitaient à donner une conférence sur l'Emir Abdelkader, programmée pour le samedi 24 mai 1947 à 21 heures. Sur les affiches et les invitations on me présentait comme « Jeune poète musulman ». Pas de nationalité, mais identifié par une religion. Bizarre que la laïcité soit discriminatoire même en ces lieux de savoir.

Le samedi 17 mai 1947, du haut de mon magistère et de mes dix sept ans, je fais ma conférence aux Sociétés savantes et appelle l'assistance à aider mon pays à être libre, comme le ferait s'il était aujourd'hui vivant Anatole France, ce pourfendeur du colonialisme et des colonisateurs. Pour appuyer mon argument je citais quelques références de son ouvrage : "Sur la pierre blanche". Et, s'il était encore vivant, il serait là, dans l'assistance, se lissant la barbe en signe d'encouragement. J'ai cité Anatole France parce que sa position était, à l'époque, courageuse et aussi parce qu'il s'appelait France. Je trouvais ça drôle et le paradoxe provocateur.

Je me suis souvent posé la question sur un étrange phénomène qui me lie à Rimbaud... Lui, l'Ardennais collégien de Charleville qui admirait "le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne", lui l'adolescent contemporain de la fin de la conquête de l'Algérie où son père administrait un bureau arabe à Sebdou. Moi, l'Aurésien collégien à Sétif dont le père était oukil et le grand-père jurisconsulte de droit musulman. Séparés tous les deux par un siècle de colonisation et par la mer. Nous avons au même âge, quinze ou seize ans environ, planché sur un même thème de dissertation. Rimbaud, l'enfant qui ne perdait pas son temps en de vaines flâneries à la campagne, l'écolier songeur dont le jeune cœur contenait de plus hautes aspirations, Rimbaud « La Voyance » au talent déjà averti de la sentence balzacienne, ressuscite Jugurtha en l'Emir Abd El Kader. Providence advenue par delà les siècles ou métempsycose ? L'ombre de Jugurtha s'éclaire et s'incarne, deux mille ans plus tard, dans le cavalier des monts des Beni-Chougrane, de l'oued Tafna,

des plaines de la M'lata et de la Macta, face aux troupes du duc d'Aumale et du maréchal Bugeaud.

A quatorze ans, en deux vers, dans sa dissertation latine écrite en 1869, le lycéen visionnaire Rimbaud évoque l'Emir dans une parabole sidérante. Image héroïque aux résonances sacrées : Moïse sur le Sinaï, Mohamed sur le mont Arafat.

Il est né sur le mont d'Algérie un enfant peu commun

Et la brise légère l'a dit : Jugurtha nous revient.

Et d'appeler, en deux autres vers, Abd El Kader et les foules asservies à ranimer l'ardeur des aïeux, à brandir les épées des pères.

Que les Dieux t'aident, dans cette guerre

Et qu'enfin la France jamais plus n'insulte l'Algérie !

« Voilà en quoi je me sens le frère astrologique de Rimbaud, son jumeau différé. Voilà pourquoi les traces qu'il a laissées dans cette rue parisienne, autant que les traces d'encre illuminées et infernales que j'ai lues, à cette seconde, me sautent à l'esprit. Elles inversent le temps et nous rendent contemporains l'un de l'autre. »

Fraternels.

Tout simplement fraternels !

Ma rencontre et mon amitié avec Albert Béguin et Jean-Marie Domenach, respectivement directeur et rédacteur en chef de la Revue "Esprit", seront décisives dans ma vie parisienne et dans la publication de mes textes. Dans les numéros de décembre 1954 et de février 1955, Esprit publiera ma pièce "Le cadavre encerclé". Jean-Marie Serreau ayant lu le texte, me rendra visite dans la mansarde que j'occupais rue de Rivoli. Avec ses cheveux en brosse, ses lunettes rondes et son imperméable élimé, je l'ai pris pour un policier rendant visite à un suspect à l'heure légale du laitier. Ne le connaissant pas, j'ai téléphoné à mon ami Armand Gatti, pour me renseigner sur le personnage. Armand m'a tout simplement dit ; " C'est la chance qui t'a rendu visite ce matin." Effectivement avec Jean-Marie, j'allais rentrer dans le théâtre parisien par la grande porte et surtout sceller une longue et belle amitié.

A la libération, le théâtre français change de cap avec les timoniers Charles Dullin, Jean Vilar et Jean-Marie Serreau. Le théâtre s'ouvre au grand public des travailleurs.

Les frères Prévert, Jean Vilar, Pierre Dux, Jean-Louis Barrault, Louis Jouvet, Yves Robert, Roger Blin...s'unissent pour le grand jeu et invitent les ouvriers à y participer. Le TNP lève en 1949, son premier rideau, à Avignon. Le théâtre populaire est un théâtre d'élite pour tous, dira plus tard, Antoine Vitez. Vitez continue Vilar et Serreau ; Ariane Mnouchkine continue Vitez.

« A la mort de Dullin en 1949, Jean-Marie Serreau fonde sa compagnie. Il monte *Georges Dandin* et *L'exception et la règle* ; confie à Vilar *Mère courage*. Brecht est omniprésent. Beckett et Ionesco, puis Jean Genet sont inscrits au répertoire. Il acquiert son théâtre, le *Babylone* avec sa galerie d'art, au 38 Boulevard Raspail. En 1954, le *Babylone* ferme sur une faillite et un succès : *En attendant Godot* de Samuel Beckett, mis en scène par Roger Blin. Toujours à l'esprit et à la bouche ce conseil donné par Brecht : *Ce qui est importe est ce qui est devenu important !* Ce n'est pas que pragmatisme, c'est du corps à corps !

« Jean- Marie était un penseur et un metteur en scène à explosion. Un inventif à répétition. Le trio constitué par Beckett, Ionesco et Genet ont permis à Serreau d'aller au terme d'une fabuleuse expérience. "Ces auteurs sont...disait-il, les Porte Paroles des inquiétudes d'une civilisation chrétienne... Ils sont des hommes blessés à mort par la pensée religieuse chrétienne occidentale." Achèvement du théâtre de la réalité intérieure. Brecht et son monde qui n'en finissait pas de commencer ; Beckett et son monde qui n'en finissait pas de finir. Optimisme de la volonté et de la force des idées chez le premier, jusqu'à verser dans la rugosité didactique qui élèverait la conscience révolutionnaire à l'embrasement du Grand Soir. Chez le second, lucidité inaboutie, absurde, qui conduit au pessimisme de la pensée et à la stérilité de l'acte.

« Il voulait *arracher l'humanisme à la bourgeoisie*. Comme le voulait Sartre, dont il reprenait la citation.

« Brecht d'un coté, Beckett et Ionesco, de l'autre, ont été les hommes limites et leurs théâtres, également, une limite. Jean Genet et Aimé Césaire ont marqué la transition.

« Quand il a lu "Le cadavre encerclé", Serreau s'est dit : "Tiens, contrairement à ce qu'affirme Brecht, la tragédie n'est pas morte. Ou alors c'est une autre forme de tragédie dans une autre histoire que je ne connais pas ou que je connais mal, alors que le territoire où elle a été écrite est en résistance et c'est mon pays qui lui fait la guerre. Donc, s'il y a une tragédie réelle, pourquoi ne pas l'écrire ?"

« Il s'est mis à regarder l'Histoire d'une autre façon. A faire du théâtre d'une autre façon. Il m'a dit, comme me l'aurait dit Eluard : *ta poésie est visible*. Je lui ai répondu : je ne fais aucune distinction entre poésie, roman et théâtre. Il a compris que j'allais à contresens de Beckett et de Brecht. Pendant plus de dix ans, mes pièces ont été

inscrites à son répertoire. Edwin Moati, ma compatriote de Constantine, en *Nedjma* et Laurent Terzieff, en *Lakhdar*, par la sobriété de leurs jeux et la manière de porter leurs voix, ont donné à la pièce une résonance magnétique reçue à l'intérieur du corps, par chacun des spectateurs. Camus, Sartre, de Beauvoir, Claude Roy, Sénac étaient présents. En 1959, à Bruxelles, au théâtre Molière, Antoine Vitez a tenu le rôle du *Lieutenant*, Paul Crauchet, celui de *Si Tahar*, le parâtre assassin. A Paris 1963, au Récamier, Marguerite-Taos Amrouche, voilée de bleu, tournant autour de l'oranger, incarnera le *Coryphée*. Un coryphée chantant en berbère ! Une voix superbe, grégorienne. Une idée de Jean-Marie !

« Toujours à Paris, en 1966, au petit TNP, Bachir Touré, puis Douta Seck, successivement dans *Les Ancêtres redoublent de férocité* et dans *La Femme sauvage*, seront aériens et fabuleux dans leurs rôles du *Vautour*. L'Afrique, unie dans son drame continental, s'unissait dans sa représentation. »

« S'il y a une période où le sol se dérobaît sous mes pieds et le ciel écrasait ma tête, c'est celle des années qui vont de 1964 à 1966. J'habitais une terre hargneuse, en jachère, sans espoir de pluie et de semailles. Aridité tranchante de l'erg et je marchais les pieds nus. Des années vides, comme ma tête. Aucun point cardinal vers où marcher. Bouffées délirantes. La névrose montait, tentaculaire. Je me noyais dans mon propre corps. Je pensais à Nerval, Essenine, Maïakovski... Le 19 juin 1965 le coup d'Etat militaire de Boumediene habillait l'Algérie de kaki. Les blindés expulsaient les défilés ouvriers et les citoyens des rues ; c'est eux qui, désormais, faisaient la politique et réglaient la circulation des marcheurs. Il s'est passé quelque chose d'étrange : le retour de la peur, mais pas la même peur que celle des temps de guerre. Cette dernière était dans l'ordre des choses de la colonisation et de la résistance qui devait l'annuler.

Qui était ce nouveau Léviathan né du jeune ventre de notre indépendance ? Il avait pour nom un composite paradoxal : Sécurité Militaire ; un acronyme inquiétant : la S.M.

La S.M. étendait un filet d'acier invisible au dessus des têtes, distillait un sentiment d'angoisse qui agissait sur la pensée, la création, la parole, s'insinuait dans les gestes, et les inhibait. Une espèce de dépression collective faisait courber les têtes et éteignait les regards. La neurasthénie se généralisait. Je compensais par les voyages : Moscou, Hambourg, Paris. Dérisoire illusion. A Hambourg, je me sens ligoté. Je n'ai plus un sou. J'écris à Jacqueline Arnaud un appel au secours. Je lui demande 400 francs pour payer mon billet Hambourg-Paris. Je transportais avec moi ma mal-vie et mes questions, incapable d'achever *Le polygone étoilé* en chantier depuis plusieurs années. Je ne sais plus où poser mes bagages. Au printemps et à

l'été 1965, je tente de renouer avec mes racines. Je passe six mois dans l'Est algérien. L'odeur sucrée des asphodèles, des jujubes et des agaves des collines de Aïn Ghroug agissent sur moi comme un hallucinogène. Je plane dans les paysages avec ma mère, de sortie permissionnaire de l'hôpital. Elle s'aère et fait de grands gestes dans les espaces de son enfance. La misère des paysans m'effare. Le regard sévère, ils serrent les dents de hargne. Terres désertes où rodent les paysans, blêmes tels des cadavres chassés de leurs profondes tombe.

En Algérie Yacine dirige sa Compagnie théâtrale. Il se démène comme un beau diable au paradis des bureaucrates. Il passe plus de temps à esquiver les coups bas qu'à monter et montrer des spectacles. Son mariage est un échec. Il s'occupe de son fils Amazigh né en septembre 1972. Les conditions de vie d'une famille monoparentale ne sont pas faciles. Celles des saltimbanques non plus. L'année 1976 commence mal. Les subventions sont drastiquement réduites sinon supprimées. Yacine ne cède pas, ne transige pas. Son plaidoyer pour la liberté d'expression, pour la langue arabe populaire et le berbère, devient de plus en plus direct, violent provoquant l'enthousiasme de la jeunesse et les serremments de mâchoires des apparatchiks du parti et des religieux. Un article dans le quotidien *Le peuple* du 17 janvier 1976 accuse Kateb de trahison culturelle. Une note officielle donne ordre aux préfets de ne plus autoriser Kateb à prendre la parole en public. *Palestine trahie* et *Le roi de l'Ouest*, deux pièces dégagées du spectacle *La Guerre de 2000 ans*, malgré leur succès, sont neutralisées. La presse n'évoque plus le nom de Kateb ni ne donne le programme des spectacles.

Toujours à Paris, en 1966, au petit TNP, Bachir Touré, puis Douda Seck, successivement dans *Les Ancêtres redoublent de férocité* et dans *La Femme sauvage*, seront aériens et fabuleux dans leurs rôles du *Vautour*.

L'Afrique, unie dans son drame continental, s'unissait dans sa représentation. »

PLAN

AUTEUR

Benamar Médiène (Université d'Aix-en-Provence)

[Voir ses autres contributions](#)